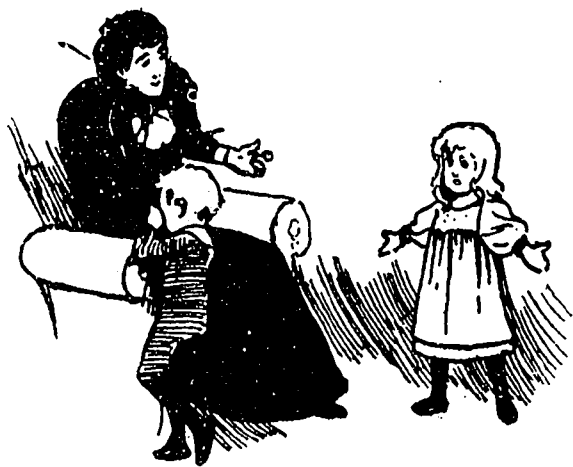


TROP JEUNE



La maman. — Viens ici, Julio, et donne vite un bon baiser à Charles ; tu vois bien qu'il pleure parce que tu ne veux pas jouer avec lui !
Julio (débâtement). — Un baiser ? Mais, maman, tu n'y penses pas ! Est-ce qu'un petit garçon comme ça, peut comprendre la valeur d'un baiser.

fatigué ; il fallait sauver l'honneur de la ville... j'ai prononcé quelques paroles... Cercle libéral... démocratie... attachement aux institutions séculaires... quelques paroles avenantes ; et il m'a répondu en brossant son chapeau du revers de sa manche comme on fait après une averse. C'est son geste familier. Puis, il m'a donné la main. Je l'ai prise, monsieur, je l'ai prise avec cette main que vous voyez, cette main terrible, un étou ! Je l'ai tenue jusqu'au poignet, car j'avais quelque chose à dire ; et devant tous, à haute voix, j'ai rappelé mon opinion sur les canaux dérivés du Rhône, les fameux canaux sur lesquels je prépare un rapport ! Le Président, intimidé, voulait se retirer, car l'heure était solennelle, et le gouvernement, peu ferré sur la question, alléchant les défauts du pouvoir impersonnel, dans cette main...

Et Annibal, montrant sa droite ouverte, la regardant lui-même avec respect :

— Cette main... cette main... Tenez, monsieur, tendez-moi la votre ; vous jugerez.

Il n'y a, dans ce cas, même si l'on est brave, qu'à se déclarer convaincu.

Cet épisode est populaire aux Lambrusques, où l'on dit d'Annibal :
 « Un homme énergique ! il a maté le Président. »

* *

Un soir de cet été, en descendant de la gare, où il était allé, comme de coutume, prendre les journaux de Paris à l'arrivée du train, Annibal fila droit, passa devant le Cercle libéral, s'arrêta seulement sur la placette, et se dirigea vers le café des ouvriers, des boutiquiers, des petites gens de l'endroit. Il avait son idée, en entrant dans ce repaire indigne de lui... Les feuilles apportaient de graves nouvelles : le ministère était renversé ; le groupe socialiste, ivre après la victoire, réclamait la dissolution de la Chambre ; les pouvoirs publics allaient tomber aux mains des brame-faim...

Annibal, observateur, voulait voir de ses yeux les masses populaires. Il ouvrit la porte avec la décision du dompteur qui pénètre dans la cage aux lions ; il crut entendre le légendaire cri d'alarme : *Annibal ad portas !* mais, réflexion faite, ces gens-là n'avaient pas tant de littérature ; il entra bravement, et des ouvriers, très polis, l'accueillirent.

— Quel bon vent, monsieur Annibal ? Faites-nous l'honneur de choisir notre table.

Un peu surpris, il s'installa sur la banquette, commanda son appétitif, et dit : « Un mauvais vent... un ouragan, une tempête !... le gouvernement est par terre ! le vaisseau de l'Etat fait eau de toutes parts ! le crédit national va sombrer ! » Il dut s'expliquer, car, des tables voisines, les consommateurs avaient rapproché leurs chaises ; d'autres, debout, se pressaient, tendant la tête : du haut de son comptoir, la patronne, pour mieux entendre, faisait les petits yeux ; Annibal tenait son public... il parla :

— Le président du conseil n'a pas su défendre son équipe ! Il est resté sur son banc, pendant que les rouges votaient... allez, allez, dans l'urne ; allez, les bulletins contre le ministère !... Il a vu passer les huissiers, écrasés sous le poids de ces injures écrites ; il a entendu la proclamation du scrutin sans dire un mot : cet homme est resté impassible sous l'œil de la France qui le regardait comme je vous regarde, l'œil de feu ! Moi, j'aurais fait qu'un bond, et secouant de mes mains la tribune...

— On expulse les perturbateurs, observa, de la table voisine, un gail-lard qui souriait en tortillant sa moustache.

— Il me restait les couloirs de la Chambre, riposta victorieusement Annibal : il me restait enfin la voie publique ! Mais j'aurais parlé, j'aurais dit : « Peuple... »

Se levant alors, bousculant les buveurs, pour passer entre les tables, avec des « Pardon, pardon, vous allez voir... » il se campa, superbe, glorieux, au milieu de la salle : il passa les doigts frisonnants de l'orateur dans ses cheveux, il cria : Peuple, on te trompe ! »

Un bel éclat de rire lui coupa tout l'effet. Le jeune drôle, qui déjà l'avait interrompu, se tenait maintenant les côtes, et, renversé sur sa chaise, riait avec des cris de merle. Annibal connaissait bien l'imperti-

nent, un faraud du pays, qui revenait des chasseurs d'Afrique et se faisait appeler « marchef » par la jeunesse intimidée, comme s'il était le maréchal des logis-chef de la ville des Lambrusques. Annibal n'aimait pas ces façons. Il lui dit nettement : « Vous aurez de mes nouvelles ! » Un silence de mort suivit ces mâles paroles. Annibal, ayant enfin trouvé un effet saisissant, désigna d'un geste vague deux commerçants de sa connaissance :

— Messieurs, vous êtes gens d'honneur : voici mes conditions : je pourrais choisir l'arme digne de mon nom, le glaive ; mais puisque mon adversaire sort des chasseurs d'Afrique, je prendrai le sabre de cavalerie, et nous nous battons au commandement de « Chargez ! » Seulement, je ne veux pas de champ clos, car l'affaire sera grave ; il faut que le peuple soit jugé de ma loyauté ; le combat aura lieu sur la place publique, et je vous couperai en deux, jeune homme ! conclut-il en fendant l'air d'un tranchant de main.

Il s'avançait à pas comptés vers le marchef, qui souriait sans crainte ; il le tint un instant sous son regard chargé de mépris ; et les spectateurs de cette scène émouvante s'écartèrent respectueusement. Annibal, avec un geste de tonnerre, cria de nouveau : « En deux ! » puis s'en alla tranquille, sûr de lui, et supposant que les conditions qu'il venait d'imposer ne seraient acceptées par personne. Par modestie, pourtant, il évita le Cercle et rentra chez lui, comme le doit faire un galant homme en pareil cas.

Quand on sut, le matin, dans la petite ville, qu'un duel était arrêté entre ces deux champions, des groupes se formèrent sur les portes ; les passants s'abordaient en se serrant les mains, sans dire un mot, comme il s'agit entre gens renseignés sur la gravité des événements qui se préparent. Les membres du Cercle furent convoqués d'urgence, et là, les timorés proposèrent un arbitrage. Mais la majorité des votants accepta le duel, spectacle rare aux Lambrusques. Un orateur fit remarquer que la Société toute entière était insultée en la personne d'un de ses membres les plus éminents, qu'il convenait de mettre sabre au clair. Le café de la Placette était pavoisé depuis l'aube, et les habitués de ce club révolutionnaire prenaient des airs, sur la terrasse, de matamores décidés. A la fin, le président déclarant que les quatre témoins avaient arrêté le lieu du combat, non pas sur la place publique, « rapport à la gendarmerie », mais dans une propriété privée, il fut convenu que le conseil du Cercle, sans insigne pourtant, ni bannière, ferait au combattant un cortège d'honneur.

Annibal, qui ne s'attendait pas à ces complications, reçut tout de même avec noblesse ses témoins, quand ils vinrent lui dire que, le marchef acceptant le duel, ils l'avaient réglé séance tenante, afin de frapper un grand coup, car le peuple était en émoi, dans la ville, et des groupes prenaient parti.

Il eut quelque souci de la famille du malheureux jeune homme, et quand ses témoins, raides et dignes dans la redingote noire, annoncèrent que les sabres étaient au fond d'une voiture qui stationnait devant la porte, et qu'il convenait de partir sans retard, pour éviter l'ovation des membres du Cercle et l'indiscrétion des curieux postés sur la place pu-

LA MORT MÊME



Philine (6 ans). — Oh ! Philibert, que c'est donc effrayant un ours ! Quand je pense que s'il était vivant, il pourrait nous avaler tous les deux.

Philibert (7 ans). — Qu'importe la mort, chère Philine ! Si cet ours nous dévorait nous serions encore réunis dans son ventre. Rien ! Rien ne peut nous séparer !
 (Et doucement émus, ils se serrèrent l'un contre l'autre.)